

A woman in a black dress is shown in profile, leaning against a tiled wall in a bathroom. The lighting is warm and yellow, creating a moody atmosphere. The woman's face is partially obscured by shadow. The background consists of light-colored square tiles. In the lower right, a sink and faucet are visible.

MARINA DE VAN | PASSER LA NUIT

ALLIA

Extrait de la publication

Passer la nuit

MARINA DE VAN

Passer la nuit

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

Extrait de la publication

© Laurent Monlau/Rapho, pour la photographie de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2011.

CE MATIN, j'ai effectué les gestes nécessaires. Prendre mon café, me préparer, m'habiller. Je suis maintenant dans le vide de la journée qui commence sans que rien n'y soit prévu pour moi. Je fume et le mégot court brûle ma peau. Je laisse ma main pendre sans broncher. La braise consume ce qu'elle touche de mes doigts relâchés. La douleur me tient éveillée, occupée. Je regarde par la fenêtre, les arbres nus, leurs branches taillées. Je vois le ciel blanc. Je songe à ce que je pourrais faire. Mais quelque chose m'empêche d'agir. Il est midi. Je pourrais lire, ou écrire mon courrier. Mais la vue des enveloppes décachetées me paralyse. Je pourrais faire des courses, acheter des choses à manger. Mais là aussi, cette pensée me fige. Je reste sur mon lit, à regarder le ciel blanc, les toits d'ardoises, les fenêtres opaques de mes voisins. Chacun vit à rideaux tirés, sauf moi, qui n'ai ni rideau ni store, et chez qui on peut donc observer la fixité de la posture, assise, près du plateau du petit-déjeuner, une cigarette brûlante fichée entre mes deux doigts ; le filtre résiste à la consommation.

Je sens le poids de ma cage thoracique, appuyée contre mon bras, soutenue par un coude. L'articulation de l'épaule fatigue. Il semble que les tissus se distendent sous le poids de ce volume pendu à mon flanc, vivant, se gonflant et se dégonflant silencieusement, tandis que mes membres inférieurs commencent à se faire sentir par un picotement léger, engourdi. La perception de la cour et du petit-déjeuner s'estompe sous l'assaut d'une sensation corporelle – une démangeaison subite, que je gratte en haut du front.

Je pourrais me lever et ranger. Plier les vêtements que je ne porte pas. Je pourrais trier les papiers qui sont sur mon lit. Le mieux serait de lire. Mais je ne parviens pas à concentrer mon attention, ni à demeurer allongée. Je ne parviens qu'à rester ainsi, en tailleur, et à sentir monter l'angoisse de la journée vide, sans rendez-vous, sans tâches. Dehors, près des arbres nus, les buissons, le gazon et les ifs sont étrangement verts. L'hiver n'a touché qu'aux arbustes et au ciel, où on ne discerne aucune trace de bleu, tant le blanc est uniforme. Je sens mes jambes nerveuses, impatientes d'être contenues en tailleur. Les tendons et les muscles m'élancent. Mes articulations sont pressurées, sensibles. Mais je demeure indolente dans cette souffrance. Parfois, une impulsion violente me force à remuer, à m'agiter. J'essaie de rester debout, de faire quelques pas dans le carré étroit de mon studio où je fuis l'appel des objets. Mais je me sens vite gauche, inutile. Je donne des coups de talons sur le sol, comme un cheval, pour décharger mon besoin d'agir – pour feindre de briser mon enclos, l'espace restreint entre les murs, le sol et le plafond. Je regarde la nudité du plafond blanc, plus dépouillé que la cour hivernale. Un crochet attire mon attention. Il semble fait pour passer une corde – l'attache d'un lustre ou le fil solide qui trancherait ma gorge.

Il est midi trente, la faim se fait sentir. Il reste quelques aliments, au réfrigérateur, mais la paresse de les prendre m'empêche de faire ces gestes simples. Je continue de regarder par la fenêtre, et le temps qui passe accroît mon angoisse. Je bois un verre de vin, dans l'espoir que l'alcool me calme. Mon désir n'est pas clair. J'aimerais qu'il soit l'heure de s'attabler au beau milieu d'une assemblée rieuse, bruyante, et qu'on nous serve un repas

copieux. J'aimerais parler à des voisins de table. Pourtant, quand je pense aux appels que je pourrais passer, je n'en vois aucun qui me fasse envie. Je ne me sens pas habitée par une conversation possible. Je ne pourrais parler que du jardin, des arbres nus et morts, contre le vert tenace des buissons. Au milieu des arbres, la vasque de la fontaine est sèche. Elle ne fonctionne pas. Le grand froid a généré sa suspension. D'ordinaire, j'écoute le bruit de l'eau. Aujourd'hui, je suis attentive au silence. Ce sont les bruits de mon corps que je perçois ; ma déglutition, mon souffle, le froissement des tissus quand je remue mes jambes croisées ou que je frotte mes pieds engourdis, morts.

Il est presque une heure moins le quart et je dois prendre des décisions. Pour réfléchir, j'allume une autre cigarette. Je pense à l'avenir. Cette journée n'est rien. Mais elle prend tout son poids si je la compare aux journées qui ont précédé, à l'identique – vides ; et aux journées à venir pour lesquelles je n'ai pas plus de projets. Mes jambes et mes mains tremblent. J'écoute les oiseaux qui se sont mis à chanter. Je me demande d'où vient cette torpeur que je ne peux pas secouer. Je n'en éprouverais pas la violence si elle était faite de langueur. De la rage m'habite, une envie de mordre, de blesser et de détruire. Je ne sais pas comment l'employer sinon en tirant sur mon mégot, ou en mordant la peau tendre tendue entre mon pouce et mon majeur. Cette morsure canalise mon impatience dans une sensation intolérable que la douleur soutient et prolonge.

Je relâche la pression de mes dents ; j'essaie de chasser l'agitation de la morsure, et de me concentrer à nouveau sur mes sensations visuelles. Je remarque un arbuste plus gracile que les autres. La plupart ont des branches

épaisses, coupées comme des tronçons, mais celui-là possède des branches fines, qui s'aiguisent en pointes, brunes. Leurs bouts ne sont pas recouverts des petits ronds jaunes qui évoquent, sur les autres arbres, la formation de bourgeons, ou la chair nue de la branche coupée.

Les oiseaux se sont tus. Pas un ne pépie, seul, pour prolonger les chants mêlés. Une nouvelle voix, timide, paraît convier les autres à s'unir à elle. Mais le pépiement reste isolé, comme une invite déboutée dont l'oiseau souffre peut-être autant que je souffre de rester seule, assise, sans savoir comment rejoindre le monde populeux du dehors, au-delà de l'enceinte tranquille du jardin. Je vois passer un oiseau comme une flèche fusant vers la terre, les ailes repliées, le bec en avant. Je me demande où il file, s'il rejoint un buisson ou s'il va ficher son bec en terre et rester planté ainsi, comme un très petit arbre au corps duveteux dont les branches auraient été rognées. Je soupire et je me frotte le front. Je vais m'allumer une autre cigarette, et essayer de me décider à faire quelque chose. Je pourrais au moins tirer les draps, arranger maladroitement le lit, pour signifier que la nuit est finie, le sommeil rompu – changer quelque chose pour donner peut-être un sens et une saveur neuve à mon immobilité.

Des impulsions contradictoires me paralysent. L'absurdité de cette inertie me consterne. Je ne bouge pas. Je ne comprends pas ma stupeur, ma contemplation impavide de la cour. Je ne comprends pas la contraction de mes mâchoires, la nouvelle morsure que je m'inflige, comme pour m'éveiller d'un sommeil. Je ne comprends pas le relâchement obsessionnel de cette tension dans l'observation et l'écoute des détails familiers d'un jardin qui, profondément, m'indiffère. Je ne sens que la violence des émotions que soulèvent en moi la paresse et la morbidité

de mon assise hébétée, face au dénuement de la cour dont je ressasse l'austérité.

Je la subis passivement, je reste assise.

Dès que je me lève, une sensation d'ennui insupportable me saisit, et je cogne un mur de mon poing serré. Il faut que je bouge pour secouer ma torpeur et la voir s'épanouir en une agitation violente, un sentiment d'impatience, de rage et de peur, contre les heures vides, la journée morne, et la solitude. J'aimerais pouvoir me concentrer sur quelque chose de plus que la fenêtre et les draps. J'allume une cigarette, et je constate que mes mains tremblent. C'est le lit qui retient le plus mon intérêt, à cause du désordre dont je devrais me défaire. J'ai envie de douceur, d'un ordre gentil, familial, où les papiers les plus importants seraient regroupés, sans risque de se perdre ou de manquer. Ou bien, j'aimerais laisser le feu gagner les plis décachetés et regarder brûler toute la matière administrative qui m'opresse, me brutalise.

J'entends les sons de mon corps. Le souffle étrangement haché de ma respiration, que quelque chose obstrue; quelques bruits venus de mon ventre, qui se distinguent dans les aigus de l'essoufflement sourd de mon halètement; et le frottement de ma peau, poisseuse, lorsque je remue mes jambes, pressées l'une contre l'autre.

Je bois encore du vin. Il est treize heures onze. Le temps passe lentement. À bien y réfléchir, je me souviens que j'ai un rendez-vous à quinze heures, qui aura la vertu de scinder ma journée – pour peu que je le fasse durer. Je me souviens aussi qu'à 19h30, je dois descendre au café du bas de ma rue pour rendre un stylo à une personne qui l'a perdu. Déjà, la journée prend une forme concrète, habitée. Les oiseaux ont recommencé à pépier.

Ils cessent au moment où je m'aperçois de leur chant, comme s'ils n'avaient pu gazouiller que dans l'indolence de mon attention. Je me sens molle. Je vais me resservir du vin pour que l'alcool restitue à mon indigence une saveur plus acceptable, celle d'une paresse ivre. Je vais mettre mes tennis pour aller acheter quelques produits dans la rue commerçante la plus proche de chez moi. Et je vais essayer de lire, pour que le temps qui me sépare du rendez-vous de quinze heures passe plus vite. Les oiseaux se sont tus. Je n'en discerne aucun perché sur les branches biseautées, pas plus que sur les buissons ou sur la margelle de la cuve vide.

Je ne tiens plus en place. Mon regard sur la cour devient mobile, nerveux. J'ai besoin de bouger, et mes pieds nus martèlent le sol jusqu'à ce que la trame végétale brûle mes talons. Je sens ma bouche lourde, et mon corps froid. Mort. Je reste saisie par la sensation qu'il s'effrite – que de fins morceaux s'en détachent et jonchent le sol comme des peaux mortes – qui me fragilise entièrement. L'érosion est lente, mais la friabilité s'affirme et je me sens dépouillée, abîmée de façon morbide par la perte constante de très petits bouts. Je me dis que je pourrais assister à ma disparition complète : à la formation d'un tas de déchets organiques, secs, en lieu et place de mon corps debout. Je ne sens plus le battement de mon cœur.

Je me gratte et j'ai l'impression que ma peau se décolle et reste fixée sous mes ongles, en grumeaux translucides, gris.

Je me suis agitée. J'ai ouvert la fenêtre, je l'ai refermée. J'ai hésité entre la laisser ouverte, et mettre un pull, ou bien ne plus l'ouvrir. J'ai tiré les draps. L'arrangement fait

illusion. On dirait maintenant que le jour s'est vraiment levé. Cette agitation n'a guère changé mes émotions. Une impression insupportable du temps qui s'étire et ma haine de la solitude ne me quittent pas, ignorant, dans le même temps, ce que le côtoiement d'autrui m'offrirait dans la langueur de ces journées inoccupées. L'angoisse serait différée – à supposer que je puisse m'en défaire au contact des autres. Une conversation ressemblerait à une activité pleine. Elle se distinguerait de ces moments où je reste assise, hagarde, à regarder les arbres taillés, alors que des émotions plus fortes et houleuses grondent en moi. J'entends le bruit d'un avion, un vrombissement lointain, puis le bruit d'une sirène de police ou d'ambulance. Il est 13 h 30. Je constate combien ce temps prolongé est court. C'est mon désœuvrement qui l'étire, et c'est aussi le silence de cette solitude, là où quelques mots échangés l'auraient déjà mené à 14 h.

Mais je ne suis pas assez naïve pour être dupe de mon propre isolement. Au contact des autres, je suis à la fois pétrifiée et remplie de violence, d'une haine sourde. J'ai envie de m'assoupir ; ou bien de crier et de frapper. Je n'arrive pas à synchroniser mon besoin de contact avec la complicité réelle d'un échange. Quelque chose, en moi, m'empêche d'en faire l'expérience. Je fais semblant, je me décourage, je m'impatiente. Et je reste recluse, douloureusement assise sur mon lit, goûtant à l'extrême le malaise de mon engourdissement solitaire.

Je relâche mes muscles, je respire profondément pour que s'ouvre le plexus, et pour que le temps qui s'écoule soit celui d'une décontraction. Je sens mes bras qui se relâchent, mes mains molles, mon dos affaissé, et je regarde ce corps, sous moi, qui paraît tranquille, assis

en tailleur sur le même lit depuis – combien d’heures? je ne sais plus.

La régularité monotone des bruits extérieurs m’envoûte et me vide. J’entends les pas dans la cour, les voix, les cris, et la douceur de ces bruits domestiques résonne en moi avec tout le grondement d’un chaos sonore que je ne parviens ni à distancier ni à discipliner.

J’ai fini la bouteille de vin, et j’en ai éprouvé du plaisir. Je me suis dit, voilà une chose de faite. J’ai modifié le croisement de mes jambes, et l’un de mes pieds frémit. Je remue les jambes. J’aimerais que quelque chose se produise, qu’un coup de téléphone m’annonce un événement, me somme d’y participer. Probablement fuirais-je, feindraï-je de ne pas comprendre. J’éprouve la même répugnance à entrer dans l’action qu’à demeurer placide, passive. D’une répugnance à l’autre, j’oscille, et cette hésitation chaotique me donne la nausée. Je décroise et recroise mes jambes avec violence, pour les blesser – pour les punir de consentir au respect d’une assise sans terme. Je me pose la question de descendre au café, avant l’heure du rendez-vous, pour voir le monde, l’agitation que je ne peux pas percevoir ici, pour entendre des voix, des voitures, des tintements de vaisselle et de verres, les cris des commandes passées au comptoir. Mais je redoute l’ennui d’être assise seule à une table où je ne ferai rien, où je regarderai les autres manger et bavarder, en me demandant pourquoi je ne suis pas attablée avec eux, riant des mêmes choses ou m’alarant des mêmes catastrophes. Si j’allumais la télévision, des voix empliraient ma chambre. Mais que diraient-elles?

Ici, comme au café, je redoute l’emprise assourdissante des sons extérieurs – l’emballement des conversations et des bruits de la rue, une télévision; l’insistance des

moteurs, la stridence des ambulances, des cris, des klaxons, d'une musique, du hurlement muet coincé dans ma gorge en réponse à l'hystérie du chaos des chaussées.

Je bois mon vin à petites gorgées, en observant sa couleur dorée d'urine. Je devrais appeler quelqu'un; exprimer le désarroi que mon immobilité me cause. Mais que pourrait-on me dire, sinon de me lever pour secouer cette indolence et sortir en ayant pour but les mille petites choses que chacun sait trouver à faire, dehors? Je ne sais pas ce qui m'en empêche. Mais je reste impuissante. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Tout désir m'a quittée et chaque action ne se présente plus que comme une tâche, une corvée, en même temps que l'inactivité me rend folle. Je me sens comme un cadavre, épuisé, furieux d'être couché – prisonnier.

Les oiseaux ont repris leurs chants mêlés, et je me demande si ces chants forment un langage que les bêtes comprennent. Quelque chose qui concernerait par exemple la nourriture à se procurer, les coins les plus favorables au repos, ou à la nidification. Un bruit de planche tirée contre de la pierre, incongru, coupe le chant, qui ne s'interrompt pas mais s'adoucit. Au bout de ma cigarette, la cendre est si longue qu'elle menace de tomber. Il est 13h 53. J'ai le temps de finir le vin que je me suis servi. Il est froid, et il n'a pas un goût très fort. Je regarde le ciel. Il ne pleut pas, mais je discerne le mouvement des nuages auquel je ne prêtai pas attention auparavant. Il s'agit d'un seul nuage, et il a déjà disparu. C'était un nuage plus sombre que le ciel; une fumée dense, grise. D'autres nuages passent, d'autres agglomérats de fumée, d'un gris plus prononcé que le blanc du ciel. Les oiseaux continuent de chanter, avec férocité.

Il est 14h13. La férocité de leur chant me plaît; elle résonne en moi.

Je me lève.

J'ai marché dans mon appartement en buvant une cannette de substitut de repas. J'ai réajusté mon pantalon et j'ai enfilé un pull en rouvrant la fenêtre. J'ai entendu le bruit, les échos lointains des rues. En marchant, je regardais l'appartement, le désordre. Je regardais aussi le jardin, d'un autre point de vue que celui que j'avais lorsque j'étais assise. Les buissons formaient une bande épaisse de végétation, à l'écart des arbustes et de la vasque. Mais ce n'est qu'en traversant la cour, dehors, que j'ai perçu qu'il pleuvait et que le sol de pierre était luisant, glissant. La végétation remuait légèrement, sous l'effet d'une brise. J'ai découvert que les ronds jaunes des arbustes coupés n'étaient les bourgeons d'aucune fleur, mais bien la chair nue du bois coupé droit.

Dans le coin fumeur du café, j'ai commandé du vin. Il y avait six personnes, moi exceptée – quatre hommes qui terminaient de déjeuner, et un couple. J'ai continué à fumer en regardant la rue. Je ne voyais plus le jardin ni la fontaine désaffectée, mais je voyais d'autres ifs, la terrasse couverte et vide à l'extérieur du café, et les voitures qui traversaient le carrefour en s'arrêtant aux feux du croisement. Ce n'était plus ma cour, mais c'était la même hypnose et la même pauvreté spectaculaire des paysages, tandis que des sons neufs venaient augmenter cette contemplation – des sons harcelants, étouffants : ceux des consommateurs, du carrefour et de la chaussée. Tous ces bruits semblaient hurler, crier en moi, briser la paix fragile que je m'étais maladroitement forgée. Ils résonnaient, détruisant la sensation d'unité que j'avais

construite dans la sérénité d'un moment. Ils claquaient, frappaient, me laissaient excédée, exaspérée, vidée, impuissante à recouvrir la rumeur plus douce de mes voix intérieures, d'un murmure rompu.

J'ai vu un homme quitter l'intérieur du café, une cigarette éteinte à la bouche, fouillant ses poches pour trouver du feu. J'ai regardé les trottoirs détremvés, l'irrégularité du ciment beige délimitant et fixant les dalles de pierre grise, inégales, pleines d'aspérités où l'eau de pluie s'était accumulée. J'ai vu passer une femme en noir, avec un grand parapluie rouge. J'ai regardé les plastiques tendus de la terrasse protégée où j'étais, les lacets de cuir pendants permettant de les tenir enroulés par beau temps. Mon angoisse ne se relâchait pas. Je me suis à nouveau assise en tailleur. Je me sentais aussi paralysée que dans la solitude de mon appartement, mais davantage cernée et enfermée, malgré l'étendue des perspectives ouvertes autour de moi. Le contexte, les bruits agressifs, les présences, me punaient à ma chaise, comme un insecte vivant, épinglé. Et je me suis demandé ce que faisaient les autres à cette heure de la journée – quels autres? Tous les autres; tous ceux qui ne restaient pas, comme moi, assis en tailleur sur des sièges pour regarder alentour. J'ai essayé de boire mon vin plus vite, pour qu'arrive l'ivresse. Je n'avais même pas emmené de livre. J'attendais que le vin et le calmant pris fassent leur effet, me délivrent de ma stupeur.

Je voudrais la paix, la sensation d'un moment juste que ne viendrait gâcher aucun vide, aucun manque. Je voudrais adhérer à l'hypnose de ce que j'observe sans plus éprouver d'écart entre les objets perçus et l'impatience de mon corps et de ma pensée à accomplir